

ONO Masatsugu

Un grand bruit

traduit du japonais par l'auteur
avec la collaboration de Claude Mouchard

Ono Masatsugu est né en 1970, à Oita au Japon.

Il a publié au Japon deux romans, dont le second a obtenu le prix Mishima en 2002, et plusieurs nouvelles.

La courte prose qui suit a été publiée en japonais dans la revue *Shinchô* (août 2002).

Pour la présente publication, Ono Masatsugu ne s'est pas contenté d'une « auto-traduction ». Il a, dit-il, « creusé » le français. Il a eu le sentiment, en écrivant cette version de son récit, d'ouvrir la résistance et l'étrangeté intimes du français. Et il a découvert que, du même coup, il libérait des virtualités de son propre texte – un texte rendu alors (selon la remarque de Valéry sur la traduction) à l'état de quasi « possible ».

Des souffles – ceux des enfants, ceux du père, ceux, peut-être, des oiseaux ou de leurs vols –, des respirations proches, antagonistes mais dangereusement mêlées : voilà ce qui soulève et soutient cette prose. Or cette force des souffles, remarque Ono Masatsugu, est devenue encore plus sensible avec le passage au français. Lors du franchissement répété de la barrière entre langues, les souffles se font plus râpeux dans les phrases, ils « frottent » (pour reprendre un mot du texte) ; ils ont gagné une effectivité neuve, fraîche, haletante, voire sanglante.

Pour d'autres textes, en cours d'écriture, il n'y a plus d'original japonais. Ono Masatsugu s'avance tout de suite, impétueusement, dans le français.

Changement de langue ? Non pas irréversible, bien sûr. Ce qui est gagné, c'est une pluralisation de l'écriture, et des interactions imprévisibles entre les diverses positions qu'elle s'invente. Ce type de situation n'est pas entièrement nouveau : Ungaretti, par exemple, a écrit certains de ses textes en deux versions, française et italienne. Mais aujourd'hui, plusieurs jeunes écrivains, asiatiques en particulier, cherchent des manières d'écrire qui se laisseraient de moins en moins assigner à des appartenances préalablement définies.

Changement de langue : nous retrouverons, dans d'autres numéros de *Po&sie*, des situations comparables, quoiqu'à chaque fois singulières.

C.M.

Dans l'œil gauche de grand-mère une aiguille restait plantée.

Elle raccommodait le pantalon de notre père. Un pantalon tout élimé aux genoux malgré ses interminables ravaudages. Et il y a eu ce Grand Bruit. Sous le choc, sa main, qui tirait le fil, a bondi, et l'aiguille s'est logée juste dans son œil, cet œil plus doux que sa pelote à épingles. Est-ce pourquoi elle est morte ? Ou le Bruit l'a-t-il tuée ? Nous ne savons pas. Car cet instant-là, nous n'en avons rien vu.

Et les larmes qui coulent de son œil intact, nous ne savons pas non plus si elles sont l'effet de la douleur qui, avec l'aiguille, a transpercé l'autre œil. Peut-être jaillissent-elles du regret de ne plus pouvoir réparer le pantalon de notre père. Ou encore du chagrin d'avoir, après la mort, à rester sans fin une aiguille plantée dans l'œil.

Dehors, nous entendons la voix de notre père. On dirait qu'elle est pleine de rage et de pleurs. On dirait que notre père nous cherche.

Notre mère regarde dans le puits. Notre père et notre mère se sont querrellés, nous le savons. C'est que le bébé dans le ventre de notre mère a disparu. Voilà ce qui a mis en colère notre père. Nous le comprenons, notre père. Nous aussi, nous étions impatients de voir ce bébé.

C'est à votre place qu'il a disparu, a dit notre mère avant de contempler le fond du puits, alors vivez maintenant, vivez vraiment.

Bizarre, ce qu'elle a dit là.

Un jour, nous avons crié à gorge déployée. Crié que c'était lui, le bébé, qui aurait dû vivre à notre place ! Juste après, notre mère s'est mise à regarder dans le puits. Elle ne pouvait pas en croire ses yeux. Pour chasser les nuages de ses doutes noirs, elle voulait mirer là ce qui lui était le plus familier. Notre mère était très belle. Ce n'est pas parce que nous sommes ses enfants que nous le disons. Notre père le disait tout le temps lui aussi. Vous lui ressemblez beaucoup, souriait notre père, en nous caressant les joues. Mais nous ne savions pas, alors, s'il parlait de *notre* mère, ou bien de *sa* mère.

Dans l'œil de *sa* mère, une aiguille restait plantée, tandis que dans le puits *notre* mère cherchait son propre visage.

Notre mère avait beau regarder dans le puits, ce qu'elle cherchait ne pouvait pas se refléter dans l'eau. Non, non, l'eau du puits ne ment jamais. Avec le Grand Bruit, la tête de notre mère s'était envolée, elle avait disparu. Peut-être était-elle allée chercher le bébé qui avait disparu de son ventre. Qu'elle le retrouve, nous le souhaitons. De toute façon, il est trop tard.

La voix de notre père grandit de plus en plus.

À y repenser, il s'est produit une chose étrange avant le Grand Bruit. Malgré l'arrivée du printemps, les hirondelles ne sont pas venues. Et pas davantage les messieurs qui vendent des paniers et qui ramontent les cheminées. Les messieurs s'en sont allés après avoir embarqué dans leurs charrettes paniers, meubles et ustensiles.

Où allez-vous ?

Nous courions derrière eux.

C'est que les hirondelles ne viennent pas, a répondu un des oncles.

C'est que vous vous en allez ! avons-nous crié.

Nous savions bien que les hirondelles, d'habitude, venaient toujours avec eux. Au moment où ils frappent à notre porte, toujours les hirondelles commencent à faire leur nid sous le toit. Ces messieurs frappent-ils deux fois, alors les oisillons, sortant leurs derrières du nid, fientent deux fois. Toc toc, font les coups à la porte, ploc, ploc, les fientes tombent. Comme nous savions ce qui allait arriver, nous avons tardé à ouvrir la porte, et les messieurs se sont retrouvés couverts de fientes des pieds à la tête.

Voilà pourquoi les messieurs ont besoin de jouer de la musique. Pour dissiper la tristesse qui déborde des paniers pendus à leurs bras, pour laver la suie de notre cœur, plus coriace que celle du dedans des cheminées. Tout comme les touches qui valsent sous les doigts des oncles, les hirondelles et leurs deux couleurs, blanc et noir, n'arrêtent pas de tourbillonner. Au rythme des accordéons sonnait gai aussi bien que triste, des claviers d'ailes font tomber des fientes qui ne sont eau ni pierre. Et à cette vue, tout le monde d'éclater de rire. Les visages des messieurs ont fait la grimace. Les hirondelles ricanaient-elles ? On ne sait pas, elles volent trop vite. Dans le nid, les oisillons ouvrent le bec à s'en avaler le visage, ils ont si grand faim. Mais nous, quand nous avons ouvert la bouche, ce n'était pas que nous avions faim. Nous ne pouvions même pas gémir.

La voix du père nous colle aux oreilles. Il hurle. La voix grandit.

Où sont-ils allés, ces messieurs, dans leurs charrettes à âne ? Est-ce qu'ils savaient déjà que le Grand Bruit allait se produire ? Est-ce parce que les hirondelles n'étaient pas venues qu'ils s'en sont allés les chercher ? Nous avons vu leurs ânes tirer les charrettes le long du chemin de fer.

Le chemin de fer, à se prolonger tout droit, nous donnait le vertige. Comme si nous regardions tout au fond d'un puits profond. Comme si nous y tombions. Charrettes et ânes, pêle-mêle avec les oncles, paniers et meubles, tombaient en masse, doucement, tout là-bas, par-delà le bout du chemin de fer.

Une pierre jetée au fond d'un puits ne remonte jamais. Sûrement que les messieurs, dès qu'ils se mettent à tomber au fond du lointain, nous oublient pour toujours. Mais les hirondelles ! Qu'elles reviennent !

Nous levons les yeux vers le toit. Le nid dévore le vide, il est plus avide que les bouches béantes des cinq oisillons. Nous le regardons bouches bées nous aussi.

Cependant nous n'avons dit mot. Ni nos cris de plaisir, ni nos cris de douleur, ni nos cris d'horreur, rien ne pouvait arriver aux oreilles quasiment sourdes de grand-mère. Notre mère a-t-elle entendu nos cris, nous n'en savons rien. Elle n'a plus de tête. Sa tête a volé en éclats. Et si jamais elle nous a entendus, son souvenir de nos cris aura lui aussi volé en éclats.

Voilà pourquoi notre mère regarde dans le puits.

Même si elle avait des choses à dire, notre mère ne peut plus parler. Le beau visage de notre mère a disparu.

Notre père pleure. Il nous cherche. Bizarre. Car ce qui a disparu, c'est le beau visage de notre mère qu'il aimait tant.

Le visage de notre mère, nous aurions voulu le retrouver. Au bord de la voie ferrée, nous dressant sur la pointe des pieds, nous avons essayé de voir ce qu'il y avait par-delà le bout du chemin de fer. Mais nous n'avons rien aperçu. C'est

notre père qui nous avait appris, alors qu'il nous caressait dans notre sommeil, que le bébé disparu du ventre de notre mère se trouvait là-bas, plus loin que le bout du chemin de fer.

Hihihi ! Le souffle de notre père nous chatouille, nous fait pouffer.

Chut ! C'est le souffle chaud de notre père, nous le sentons froter sur ses dents. Ne faites pas de bruit. Sinon le bébé aura peur de venir.

Il ne peut pas nous entendre, avons-nous pensé, il est si loin. Mais nous roulions dans le plaisir, nos paroles gonflées de tiédeur se dévidaient sans se rompre comme une pelote de laine qu'on aurait laissé échapper.

Voilà donc pourquoi les genoux du pantalon de notre père étaient tout élimés. Si grand-mère avait vu ça, comme elle se serait fâchée contre lui. Heureusement elle est toujours la première couchée et la première levée dans la maison. Elle n'a jamais pu voir ce qu'il faisait.

À moins que ce soit pour l'avoir vu qu'elle s'est planté l'aiguille dans l'œil gauche ? Oh ! Non ! Nous nous regardons et nous faisons non de la tête. Sûrement, c'était à cause du Grand Bruit.

Le Bruit a disparu, et notre père crie comme pour remplir le vide creusé par ce Bruit.

Nous aurions voulu marcher sans trêve le long du chemin de fer.

Il n'y a rien, a dit notre père.

Mais tu as dit qu'il était là-bas, le bébé disparu du ventre de notre mère. Nous boudions.

Il a disparu, il n'y a plus rien, a dit tristement notre père.

Quand même, nous voulons y aller !

Nous n'arrêtons pas de crier : nous voulons y aller ! nous voulons y aller !

Qu'est-ce que c'est, ces bouches qui me contredisent ! De sa grande bouche, notre père a avalé nos bouches. Sa bouche sentait le tabac et le poisson mort. Avec une grimace, nous avons violemment craché. Notre père n'a plus dit mot. Il a dit simplement qu'il n'y avait rien à trouver au-delà du bout du chemin de fer.

Peut-être a-t-il raison. Notre père était parmi les gens qui étaient venus ici pour construire le chemin de fer. Ils étaient tous venus d'on ne sait où. Plus le chemin de fer s'est prolongé, plus ils se sont éloignés. Mais notre père, lui, est resté.

Pourquoi n'es-tu pas parti ? avons-nous demandé, pleins de curiosité.

Parce qu'elle était là.

Qui, elle ? Notre mère ? Ou ta mère ?

La vôtre. Votre mère nous apportait de l'eau tous les jours. L'eau de ce puits. Et je me suis marié avec elle. Pour être avec elle à jamais, j'ai choisi de rester ici. Alors, j'ai fait venir ma mère, votre grand-mère.

Ah bon.

Tout d'un coup, nous nous sommes ennuyés, nous nous sommes précipités dehors. Nous avons envie de courir sans fin le long du chemin de fer. Seulement le chemin de fer part dans deux directions. Vers la gauche ? Vers la droite ? Nous hésitions.

Pas la peine d'hésiter, puisque nous sommes deux. Que la sœur s'élançe vers la droite et le frère vers la gauche ! Facile, non ?

Non ! non ! Pas comme ça ! avons-nous crié à nous déchirer la gorge. Ce n'est pas ce que nous voulons. Il nous faut souffrir tous les deux en même temps !

Et si quelqu'un doit disparaître, ce n'est pas grand-mère ni notre mère, ni le bébé dans le ventre de notre mère, c'est notre père !

Nous avons regardé tous les deux en même temps, chacun dans l'une des deux directions du chemin de fer. Si la sœur regarde vers la droite, le frère regarde vers la gauche. Néanmoins nous restons ensemble, nous ne nous séparons pas.

Nous attendions tous les jours que vienne celui qui saurait punir notre père. Dressés de toute notre hauteur, pour voir aussi loin que possible.

Mais rien n'est venu que la nuit. La nuit est venue suivie de notre père. Notre père nous a entraînés jusqu'à la maison, malgré notre résistance. Nous avons entendu le souffle de grand-mère profondément endormie. Où était notre mère ?

Alors les genoux de notre père se sont mis à frotter.

Un jour, pas longtemps après le départ des ânes et des messieurs qui vendent les paniers, qui ramontent les cheminées et qui jouent de la musique pour laver leur tristesse et la suie de notre cœur, brutalement, ce Grand Bruit s'est produit.

Alors, finalement nous avons réussi à fuir.

Dès que le Bruit a éclaté, nous nous sommes cachés.

Dans l'œil gauche de grand-mère, une aiguille restait plantée.

Notre mère regardait au fond du puits sa tête disparue.

Seul notre père nous cherche avec des hurlements de bête féroce.

Notre père n'est plus désormais qu'une peau poreuse, il est l'enveloppe d'une voix qui s'effondre.

Notre père arrive à nous trouver couchés sous des décombres.

Nous ne bougeons pas.

Nous ne bougeons pas quand notre père nous ôte nos habits, nous caresse les épaules, la poitrine, le ventre, les jambes.

Nos yeux, comme nos bouches, sont entr'ouverts, ils ne se fermeront jamais. Nous ne voyons pas le chemin de fer. Nous ne voyons que le ciel. Même si notre père ne nous couvrait plus, nous ne verrions rien.

Car lorsque notre père approchait, lorsqu'il venait se frotter les genoux contre le sol, et donnait du mal à la main de grand-mère, et faisait du mal au cœur de notre mère, nous, ce que nous regardions, c'était le plancher couvert de poussière et de boue.